



Sète et « Les yeux de W » de Laura Lamiel jusqu'au 19 mai (CRAC)

eric Fontaine 12/05/2019

Agenda, Art, art contemporain, Culture, En Région, Expositions, Languedoc Roussillon

Laissez un commentaire 169 Vues

Like 31

Share

Enregistrer

J'aime 31

Partager

Tweet



*Les yeux de W par
Laura Lamiel*

Dernière ligne droite pour l'exposition de la plasticienne **Laura Lamiel** au *Centre Régional d'Art Contemporain* à Sète, jusqu'au 19 mai...

La 1ère exposition en tant que curatrice, pour **Marie Cozette**, est déjà une réussite en terme de fréquentation et de qualité des oeuvres mis en valeur, dans ces anciens entrepôts Sétois. Laura Lamiel a bénéficié d'un véritable soutien logistique, pour une exposition révélée en février 2019, ce qui a permis au public venu des quatre coins de France, d'admirer le travail de la plasticienne Parisienne. Marie Cozette l'actuelle Directrice du CRAC, peut donc être satisfaite des bons échos

autour de ces installations.

Laura Lamiel, avec « *Les yeux de W* », nous offre un panel complet de son rôle de chercheuse de l'art. À la manière des collectifs d'artistes qui oeuvrent dans le Suprématisme, l'artiste divulgue, évoque, relate, offre un travail accompli et riche d'émotions. L'intimisme reste une valeur de la plasticienne, qui nous met en empathie avec l'organisation de son élaboration esthétique, mais aussi en nous donnant un axe de son travail plus construit.



*Encens laiton cuivre les yeux de W
par Laura Lamiel*

Si on peut évoquer une introspection dans le choix du placement des objets, c'est aussi pour que nous puissions y trouver une référence, mais également une matière à observation. Le reflet des installations, par le jeu des miroirs, place le spectateur dans un jeu en mouvement avec les oeuvres, la force du parcours est dans l'acheminement du visiteur, au coeur de l'édifice Sétois qui se prête admirablement bien à la dimension du travail de Laura.

France Net Infos

12.05.2019

1/2



Tout est dans le détail, comme des parcelles de petits secrets. Les vitres sans teint, les miroirs pris dans « *l'espace du dedans* » consolident les matières, en détaillant les formes, les objets de manière précise. Au détour d'une salle, la présentation change entre des glaces sans tain, une tôle anthracite et des pièces minimalistes. L'artiste nous pousse à observer, chercher, admirer, se retourner sur une technique unique : **La cuisson sur de l'acier sérigraphié !**

Autre vision, au travers des dessins à l'encre de chine, véritable interaction avec son regard de femme, sur ses portraits énigmatiques, sortis de feuilles blanches et reproductions en formats rectangulaires, où le rouge devient terrien...

Laura Lamiel poursuit une quête de l'étrange, de faux-semblants à travers les brillances ou encore les échos dans les vitres, d'une oeuvre polyforme qui se nourrit de nos regards...
<http://www.crac.laregion.fr>

Eric Fontaine



Visite guidée Musée Joseph Vaylet des Arts et Traditions Populaires et musée du Scaphandre Espalion

Espalion Visite guidée, 18 mai 2019 15:00-18 mai 2019 22:30, Musée Joseph Vaylet des Arts et Traditions Populaires et musée du Scaphandre Espalion .

samedi 18 mai – 14h00 à 20h00. 20:00. Exposition. LES YEUX DE W – LAURA LAMIEL. Nuit Européenne des Musées : samedi 18 mai à 16h visite « Jeu-enquête » [tous publics et familles] – découverte de l'architecture du centre à 16h visites à Quatre voix [tous publics] à 18h et à 21h. _**Les yeux de W**_ convoque le corps et l'esprit dans un voyage intérieur où se succèdent des chambres des cellules des passages et des cavités que l'on arpente et traverse comme les recoins d'une mémoire parfois vive parfois enfouie tantôt lumineuse et tantôt obscure. Dans cette exposition chaque détail agit comme les synapses labyrinthiques d'un cerveau infini dans lequel des espaces s'enchâssent les uns dans les autres se dédoublent se reflètent et s'enroulent sur eux-mêmes. Depuis quarante ans **Laura Lamiel** compose des paysages abstraits en apparence minimalistes qui déjouent de toutes les manières possibles notre perception du réel.. Tout public – Entrée libre et gratuite.

Les yeux de W convoque le corps et l'esprit dans un voyage intérieur où se succèdent des chambres des cellules des passages et des cavités que l'on arpente et traverse comme les recoins d'une mémoire parfois vive parfois enfouie tantôt lumineuse et tantôt obscure. Dans cette exposition chaque détail agit comme les synapses labyrinthiques d'un cerveau infini dans lequel des espaces s'enchâssent les uns dans les autres se dédoublent se reflètent et s'enroulent sur eux-mêmes. Depuis quarante ans **Laura Lamiel** compose des paysages abstraits en apparence minimalistes qui déjouent de toutes les manières possibles notre perception du réel.



Laura Lamiel — Galerie Marcelle Alix

« Laura Lamiel — Un ange en filigrane », Galerie Marcelle Alix du 9 février au 1 avril.

Avec cette présentation délibérément restreinte de deux œuvres, la galerie Marcelle Alix fait le choix fort d'un dialogue immédiat et percutant. L'exposition Un ange en filigrane de Laura Lamiel, présentée jusqu'au 1er avril, impose la présence de son œuvre Capture dans l'espace et confirme l'importance majeure d'une artiste qui a su, à travers l'effacement, la sobriété et la discrétion, composer un univers singulier et vibrant qui nous enjoint à nous confronter différemment au monde et au signe.

L'œuvre de Laura Lamiel est une modulation de l'espace et partant, de la lumière. Ses installations simples, bien souvent matérialisées par un assemblage d'objets hétéroclites, rebuts ou formes élémentaires, perturbent l'ordre des lignes et les fonctions des éléments employés, dessinant avec la discrétion sourde des révolutions une attention minutieuse au réel. À travers son regard capable de saisir toute la force de l'objet, l'intérieur du monde devient décor, paysage qui ne demande qu'une légère pousse pour affirmer sa beauté et sa valeur esthétique. Par ses assemblages, elle configure des pauses, harmonies, dissonances, des rythmes visuels qui se révèlent en silence, qu'elle dispose en autant d'îlots constitutifs d'une narration ouverte. Ses agencements tiennent d'un travail d'observation ténu, d'essais et de répétitions jusqu'à capturer ce moment suspendu, cette composition à stabiliser. En ce sens, Laura Lamiel ausculte autant qu'elle sculpte l'espace. Ce dernier devient création, prend à contre-pied la tradition du décor pour affirmer, sans ornementation, la valeur du beau, son ordonnancement nouveau en une œuvre forte, loin des conventions de la tradition bourgeoise ou du faste de l'apparat nobiliaire. Ici, l'espace retient par son absence, voire son exclusion, le corps. C'est le paradoxe de cet œuvre qui rejette autant qu'elle s'aimante au corps de l'autre, nécessaire pour la faire vivre mais menaçant perpétuellement ses conditions d'existence. Car tout, chez Laura Lamiel, semble renvoyer au corps, à la sensualité. Face à ses installations, notre corps est presque de trop, perturbant la gravité et la justesse de ces montages silencieux. Pour autant, ces derniers ne nous excluent pas, ils éveillent bien plutôt, dans son absence, la conscience du corps, cette position dans l'espace qui permet de faire se mouvoir l'image. Sous des dehors abstraits et minimalistes, ses travaux cachent ainsi une sensualité vivace qui passe par des voies inattendues. Elle compose avec finesse et dévotion des espaces de réflexion qui nous renvoient à notre étrangeté.

À l'image de l'installation principale de l'exposition, Capture, constituée de trois plaques de cuivre maintenues entre elles à l'aide de serre-joints lui donnant des allures d'objet non fini, en voie de construction. Contre le mur, une quatrième plaque comme en attente, résultat de l'ouverture de cette cellule ou au contraire élément final, en attente de fermer cet espace éventré. La cellule, c'est ce qui contient le corps aussi bien que ce qui le constitue et vit de manière autonome. Il y a ainsi quelque chose de la force vitale dans cette installation qui fait se confondre les lignes et couleurs en cassant les angles, en usant de l'aléatoire et de l'ambiguïté pour dessiner une forme singulière. Au cœur de cette béance incertaine, des tiges de cuivre dessinent une gerbe qui vient répéter la force de ce matériau sensible qui, sous nos yeux, se fait charnel. L'une d'entre elles, fixée en hauteur, barre le vide. Au sol, des tubes luminescents sont reliés par un fil électrique noir qui dessine une traînée à cet étrange objet, troublant encore la possibilité d'un sens. En cela, l'œuvre semble n'avoir ni début ni fin, contenant en son sein des angles morts qui la font cacher ce qu'elle contient et annulent ses limites. Capture, par réflexion, se fond dans le décor en renvoyant l'image de la galerie mais en diffusant également sa propre couleur dans l'atmosphère jusqu'à en envelopper



l'espace, un espace que l'artiste connaît bien et dont elle continue de mettre en valeur la belle spécificité avec une proposition simple et forte.



Laura Lamiel, *Capture*, 2017 —

Vue de l'exposition Laura Lamiel, Un ange en filigrane ,
09.02 — 01.04.17 — Galerie Marcelle Alix, Paris — France, 2017

Cuivre, fonte, fluos, caoutchouc, divers éléments — 98 × 96 × 196 cm

Photo : Aurélien Mole / Marcelle Alix

En parallèle, une photographie d'un ancien travail de l'artiste, *Le Caisson*, présenté au Musée de Grenoble en 2000, se voit réactualisée en étant disposée sur une vitre devant un miroir, dessinant un relief envoûtant tout autant qu'il souligne le travail de construction et révèle la finesse de la composition. Elle utilise autant qu'elle s'approprie le vide dans une économie du geste qui se fait tangible. Des éléments conversent ainsi entre eux notamment à travers une paire de chaussures dans la photographie et ces deux formes utilisées dans la



cordonnerie qui émergent des fils électriques de l'installation. Cette incongruité, qui participe du mélange savamment organisé par Laura Lamiel confond un peu plus les temporalités d'une cellule qui emprunte à de nombreux champs de la création et de l'artisanat ainsi qu'à des temporalités successives.



Laura Lamiel, *Le Caisson* — Vue de l'exposition Laura Lamiel, *Un ange en filigrane*, 09.02 — 01.04.17 — Galerie Marcelle Alix, Paris — France, 2017

Photographie en miroir encadré bois — 137,5 × 94,5 × 4,2 cm

Photo : Aurélien Mole / Marcelle Alix

Volontairement réduite, cette exposition de Laura Lamiel, si elle tranche avec nombre d'éléments de son vocabulaire habituel, ne manque pas moins de les souligner en filigrane, à l'image de ce blanc qui hante ses recherches et ses interventions. C'est ainsi négativement qu'il faut aborder ce blanc, hors des tubes fluorescents qui diffusent une lumière blanche rapidement altérée par sa réflexion contre la structure de cuivre et le carrelage coloré de la galerie. Il se dévoile face aux murs nus qui jouxtent l'installation, mais aussi au sein du second espace où est accroché un cadre photographique. La multitude de références (des dimensions parlantes de l'espace aux matériaux et images plein d'histoire) autant que le nombre d'inventions créent une ambiguïté vacillante qui se fait écho mental des vibrations incertaines de la lumière. En ce sens Laura Lamiel évoque une disparition, ou plutôt s'approprie par la négative l'ensemble de l'espace pour en faire œuvre et laisser émerger une présence éthérée. Autant d'ingrédients d'une formule secrète qui parvient, in fine, à élaborer un champ d'émotion dont le silence se fait sourd et finalement poignant.

<http://slash-paris.com/critiques/laura-lamiel-galerie-marcelle-alix>



Vue de l'exposition de Laura Lamiel « Chambres de capture », La Verrière, Fondation d'entreprise Hermès, 2015. Photo : Isabelle Arthuis. Courtesies de l'artiste et Marcelle Alix, Paris.



LAURA LAMIEL, CHAMBRES DE CAPTURE –
La Verrière-Hermès, Bruxelles – Jusqu'au 25 juillet

Les écrans capturés de Laura Lamiel à La Verrière

À La Verrière-Hermès, à Bruxelles, Laura Lamiel est invitée à poursuivre le cycle « Des gestes de la pensée » proposé par le curateur invité Guillaume Désanges. Une visite par transparence du cerveau de l'artiste. *Par Cédric Aurelle*

— Coup du sort, nécessité des lieux ou intuition d'un commissaire ? La Verrière-Hermès, à Bruxelles, semble rejouer non sans une inquiétante étrangeté un principe même à l'œuvre dans l'univers de Laura Lamiel : la question du double, du miroir sans tain et du faux jumeau. La juxtaposition à une boutique de luxe Hermès, garnie d'étoiles en cachemire, de sacs en peau de veau ou de carrés de soie, d'un *white cube* épuré surmonté d'une verrière évoque en effet les conjonctions psycho-spatiales asymétriques qui habitent l'œuvre de Laura Lamiel et que l'on avait particulièrement remarquées à La Galerie à Noisy-le-Sec (lire *Le Quotidien de l'Art* du 21 janvier 2014). La Verrière, ancien atelier, transformé en quasi-laboratoire par l'artiste, s'ouvre ici naturellement en métaphore de son cerveau, baignée dans sa lumière de lait. C'est que le tout premier geste de Laura Lamiel a consisté à enduire de blanc de Meudon l'ensemble du plafond de verre, « pour gérer la lumière », dit-elle, en d'autres termes en atténuer la violence, aussi septentrionale fût-elle à Bruxelles. Il devient dès lors une membrane translucide permettant à l'artiste d'instaurer une dialectique entre intérieur et extérieur venant se poser sur les installations à la manière d'un filtre de lecture. La ouate lumineuse diffusée par la membrane forme le coton germinal dans lequel l'artiste cultive ses cellules qu'elle nomme « *Chambres de capture* ». Descendants directs d'un minimalisme sans équivoque, ces assemblages de plaques de plexiglas sertis de cadres en bois brut ou peint en blanc sont autant

LA VERRIÈRE
S'OUVRE ICI
NATURELLEMENT
EN MÉTAPHORE
DE SON
CERVEAU,
BAIGNÉE DANS
SA LUMIÈRE
DE LAIT



EXPOSITION

LES ÉCRANS
CAPTURÉS
DE LAURA LAMIEL
À LA VERRIÈRE

LA
DÉAMBULATION
À LAQUELLE NOUS
INVITE LAURA
LAMIEL INDUIT
UN SENTIMENT
DE BASCULEMENT
PERMANENT
ENTRE L'ESPACE
DU REGARD
ET CELUI DE LA
REPRÉSENTATION

SUITE DE LA PAGE 05 de photographies déployées dans l'espace, et habitées de matières résiduelles détachées du corps ou de son double : des gants en toile neufs, entassés par centaines et enveloppés de film plastique, comme une paroi intestinale révolusée, des gants, encore, par dizaines, en cuir, portés, vécus par autant de mains, dont la marque, « Idem », redit ce même, ce double qu'est le gant pour la main. Des petits carnets, un livre - *L'Odeur de l'Inde* de Pasolini tel un fantôme chargé d'épices -, un manteau de coton blanc... Mais aussi des instructions, des brouillons d'idées, comme si ces cellules voulaient réunir les corps et les concepts en un seul geste. La déambulation à laquelle nous invite Laura Lamiel, dans ce qui pourrait être une grande cabane éclatée à la Buren, induit un sentiment de basculement permanent entre l'espace du regard et celui de la représentation. Subtilement posés sous une cellule, on trouve une pelote de fil, une toile pliée. À l'intérieur, des semelles de cuir cloutées, arrachées, posées sur un coton qui aurait pu en absorber les fluides, telle une relique de corps déchiré. Bruce Nauman n'est pas loin, mais le corps n'est pas ici contraint dans les géométries froides du minimalisme. Il semble presque y faire résurgence, comme pour en résoudre la stérilité.

Mais ce qui frappe, au regard des projets passés de Laura Lamiel, c'est ici l'introduction du cuivre : des grandes plaques assemblées en cubes ou isolées dont la couleur saumonée vient trancher avec le camaïeu de blancs de l'ensemble de l'installation. À la fois matériau conducteur et surface semi-réfléchissante, s'y propagent des formes spectrales comme autant d'idées non formulées affleurant à la surface de ce qui pourrait être le cortex de l'exposition, écrans qu'il appartiendra au visiteur de capturer au cours de sa visite.

LAURA LAMIEL, *CHAMBRES DE CAPTURE*, jusqu'au 25 juillet,
La Verrière, 50 boulevard de Waterloo,
Bruxelles, Belgique,
www.fondationentreprisehermes.org

Commissaire :
Guillaume Désanges



Vues de l'exposition de Laura Lamiel « Chambres de capture », La Verrière, Fondation d'entreprise Hermès, 2015. Photo : Isabelle Arthuis. Courtesy de l'artiste et Marcelle Alix, Paris.



L'œil EN MOUVEMENT

CHRONIQUE



© Jacques Bossier

Chaque mois,
**Elisabeth
Couturier**
présente un objet
cher à un artiste.
Ce mois-ci...

LE BALAI DE LAURA LAMIEL



L'objet fétiche de Laura Lamiel est un balai, un balai ordinaire à poils naturels... Aussi loin qu'elle se souvienne, pour elle, balayer est synonyme de bien-être, d'apaisement, de méditation... Notre rencontre a lieu quelques jours avant l'ouverture de la Biennale de Lyon, où elle est exposée.

L'atelier est vide, ou presque. Des éléments, emballés et posés contre les murs, sont prêts à partir, libérant une vaste aire centrale : « Je n'ai absolument pas peur de l'espace, il fait partie de ma personnalité, de ma vie », dit l'artiste, qui évoque sa maison d'enfance : « Ma mère la trouvait vraiment laide. Pour moi, elle était parfaite : tout partait d'une pièce centrale avec un poêle. Venait ensuite, par étapes, l'ouverture sur la nature. Je me souviens de la chaleur qui émanait du poêle, du chien qui dormait à côté, du parquet de bois que j'aimais balayer, des vérandas, des poiriers, et aussi du parc du château voisin débouchant sur une immense forêt... » Sans jamais perdre le fil de son propos, et avec la finesse de ceux qui se nourrissent de poésie, Laura Lamiel récite le haïku d'un moine japonais : « Balayer devant sa porte et tirer l'eau du puits. » Ainsi, déclare-t-elle : « Quand on a un balai, on a une maison ! » Pour preuve : « Petite, je balayais autour des vieux arbres, j'adorais me cacher entre leurs grosses racines. » En riant, elle ajoute : « J'ai même balayé le Vésuve ! » Et de raconter comment, au sommet du volcan, tout près de son cratère, d'un geste irrépressible, elle a saisi le balai qui se trouvait contre la porte de la baraque du gardien et comment elle a balayé le sol plein de cendres. Les autres touristes en restèrent cois ! Elle évoque également cette habitude qu'avaient les Shakers – des protestants issus des quakers – d'accrocher tables et chaises aux murs, une fois leur utilisation terminée. Pas de balai dans les œuvres de Laura Lamiel, juste l'évocation discrète du parquet à travers des cales de bois qu'on retrouve dans certains de ses agencements d'objets trouvés et de matériaux bruts, rebuts et accessoires divers, présentés avec la minutie d'un arpenteur. Pénétrer au

plus profond de son univers mental, lâcher prise, telles sont, aux yeux de l'artiste, les vertus du balayage : « Passer le balai, c'est faire place nette, épurer le flot des idées, laisser la pensée se reposer. » Balayer donc pour décompresser, faire le vide. Une notion qui lui tient à cœur, car, insiste-t-elle, « mes installations fonctionnent grâce au vide laissé entre les choses présentées les unes à côté des autres. L'espace travaille les pièces et les pièces travaillent l'espace. » Par exemple, juxtaposés à plat sur une estrade basse, un crayon, une paire de gants, un pupitre, un petit ressort, une vieille enveloppe, etc. ou bien, tel un décor émergeant d'une lumière blanche, une chaise et des tubes fluorescents entourés d'une grande cage de verre, ou encore une table avec des matériaux posés dessus et un grand plan oblique coupant l'horizontalité de son plateau... des assemblages sans pathos, ni narration, organisés, le plus souvent, *in situ* : « Je reste fascinée par le corridor de Bruce Nauman, sur cette idée de perception du corps dans l'espace vide. » L'esthétique fonctionnelle du balai, sa présence modeste et son efficacité, impressionne Laura Lamiel : « Cela renvoie au râteau qui trace des lignes dans les jardins zen constitués de graviers. » Et d'ajouter : « On n'imagine pas un moine zen passer l'aspirateur ! » Mesurer l'espace temps, serait-ce une des clés de lecture de l'œuvre de Laura Lamiel, mettant en tension des éléments aux énergies contradictoires ? Elle déclare, soudain : « Au fond, je suis en contradiction avec moi-même, je produis des choses alors que je veux vivre de rien ! »...Quittant l'artiste sur cette phrase de conclusion, je traverse la cour de son atelier, et me retrouve nez à nez avec un groupe de jeunes enfants joyeux et délégués, jouant avec des balais. Trop beau ! J'appelle l'artiste pour qu'elle voie la scène. Les mômes, apeurés, sont partis se cacher. Ils ont laissé derrière eux, à plat sur le sol, une demi-douzaine de balais, tous séparés les uns des autres par du vide : « Incroyable ! », s'est écriée, sidérée, Laura Lamiel !



« La Biennale de Lyon 2015 »,
deux installations de
Laura Lamiel dans le
cadre de l'exposition
« La vie moderne »
au Mac de Lyon,
jusqu'au 3 janvier
2016.
www.biennaledelyon.com



Issue 166

Laura Lamiel

MARCELLE ALIX, PARIS, FRANCE



Laura Lamiel, *L'espace du dedans* (The Inner Space), 2014, mixed media, dimensions variable

About this article

First published in Issue 166,

by *Jill Glessing*

[BUY THIS ISSUE](#)

Print this review

Share this article: [t](#) [f](#) [y](#) [s](#) [e](#)

Other Reviews in this city

- SHIFT
- Matt Saunders
- Decorum
- Harun Farocki
- Bertrand Lavier
- Artie Vierkant
- Julia Rometti & Victor Costales

LISSON GALLERY

SPRUTH MAGERS BERLIN LONDON

GLADSTONE GALLERY

MODERN ART

DAVID KORDANSKY GALLERY

Victoria Miro

Passing from the street into Marcelle Alix gallery provided an introductory primer to the metaphysics of French artist Laura Lamiel. The contrast between the run-down Parisian neighbourhood of Belville and the precise, neatly installed show was prescient. Contests – between light and dark, the presence and abstraction of forms, physical earth and ideal spirit, and the tensions they create – were the subject of Lamiel's exhibition, 'Sequence I II'.

Lamiel, who was born in 1948, was once a painter. Having had, in her own words, 'her fill of oil paint' she moved toward monochromes and Minimalism. Her flat surfaces left the wall to form three-planed, white-enamelled steel sheets housing arrangements of found objects. As seen in this exhibition, the artist has maintained her focus on composition and frame.

Lamiel's new medium, enamelled steel, distinguishes her work from predecessors such as Robert Ryman, who set the bar in monochrome painting. Enamel is also perfectly suited to the artist's other favourite material – light. Multiple white tonalities show from beneath the enamel; the surfaces are either left pure white or are serigraphed with found photographs, drawings and the artist's semi-legible hand-written notes. Smaller versions of these enamels, both serigraphed and solid white, found their way into 'Sequence I II'.



Three connected installations continued the artist's investigations into light and the energetic tensions produced through contrasts in tone and form.

Lamiel creates site-specific works for her exhibitions. Over the scuffed, maroon and white patterned tiles of the gallery, the artist installed a false floor, *L'espace du dedans* (The Inner Space, 2014). Two installations across the two floors emphasized the artist's continuing attachment to picture-making, while offering correctives to its former painterly illusionism.

In the first room, a large square opening was cut into the false floor. If the painting reference was not yet clear, a frame – apparently also cut from the floor, though with slightly different dimensions – lay across the opening. Like a three-dimensional painting, objects were meticulously arranged on the patterned tile floor. Viewers familiar with Lamiel's work might have recognized some of them, which were drawn from the artist's 'vocabulary of forms'. Recycled from earlier installations, they function like palimpsests, both accumulating and obliterating meaning. The presence of worn shoe soles, wooden boxes and bars of orange soap were counterpoised with their formal and semiotic opposites – blank books and small white enamels, some obscured by white silk archival wrapping, creating what the artist calls 'formal shocks'.

Linking all of this were subterranean rivers of light emanating from a square of fluorescent tubes invisibly set beneath the periphery of the opening. In the manner of *mise en abyme*, smaller light tubes set inside, for example, small suitcases, contributed to the flow of light throughout the 'picture'. Paintings normally reflect light; here, light was internal. Thin white electrical wires snaked through the composition, like drawn lines connecting and igniting contrasting objects with energy. On the perimeter of the opening was a Braille book. A cable skirted around it, but a hand-painted white line continued its illusionistic passage across, as if metaphorically illuminating blindness.

In an adjoining room, the frame shape was repeated twice more: lines were cut into the floor to make a large square. Beneath, a corresponding square of fluorescent tubes, *Lieu de capture* (Place of Capture, 2014), created a square of bright light. On the wall, a framed untitled drawing from 2008 was covered with a dense nest of ink lines, nearly obscuring the white paper beneath.

If you entered the gallery late in the day, when darkening rain clouds added to the fading light outside, the duelling contrasts that Lamiel orchestrates appeared all the more pronounced. The underground light emanated eerily from beneath the floorboards, as if in silent communication with the last light outside.

Jill Glessing



PAROLE D'ARTISTE **LAURA LAMIEL**, peintre et plasticienne

« Je n'ai jamais cette impression que le visible soit suffisant »

□ Avec trois « cellules » précisément construites et agencées à la Galerie de Noisy le-Sec, Laura Lamiel soumet à la question la nature du visible et de l'espace.

Comment vous est venue l'idée d'occuper la grande salle avec trois espaces partiellement clos, dont deux sont coupés par des parois vitrées qui semblent créer de faux doubles ? J'ai souhaité installer dans cette exposition trois espaces mentaux. Ce sont des pièces qui questionnent des expériences passées, et notamment une exposition en 2000 au Musée de Grenoble qui a été pour moi très importante. J'y avais montré des surfaces réfléchissantes mais installées dans l'espace, elles n'étaient pas murales. Il y avait aussi des photographies. Ces pièces travaillant la lumière dans des espaces très construits étaient les plus radicales.

Dans votre travail semble importante une obsession de l'intérieur, de l'espace clos, et peut-être également du rangement ? Ces espaces sont à la fois clos et ouverts, ils ne sont jamais totalement fermés. Ils instaurent une mise en tension d'un vocabulaire bâti, d'un vocabulaire de formes intimes, d'espaces très construits. Il y a dans ces espaces des objets du sensible. Cela tient probablement au fait que je viens de la peinture. Quand je positionne des petites pièces, ce n'est pas du tout l'obsession du rangement, c'est

très composé, comme un peintre compose une image. Il s'agit d'une manière d'aborder la picturalité dans l'espace. Je suis donc passée d'un espace bidimensionnel à un espace tridimensionnel. Mais je travaille également sur une ouverture vers la photographie et la mise à distance en effectuant notamment des reports d'images sur des surfaces émaillées cuites à 1 000 degrés.

Je positionne des petites pièces (...), comme un peintre compose une image

Ce passage du volume à l'image est ici très visible et de deux manières : dans les installations elles-mêmes, lorsque vous utilisez des surfaces miroir cela crée par moments des effets d'images, mais vous montrez aussi deux photos en vis-à-vis dans le second espace. Ce déplacement relève-t-il d'une mise en abyme ou d'une autre expérience ?

Effectivement, cette exposition a été importante pour moi car j'ai utilisé des matériaux qui ne m'étaient pas familiers. J'avais cette idée de travailler avec le mi



Vue de l'exposition « Noyau dur et double foyer » de Laura Lamiel à La Galerie, Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec. © Photo Cédric Eymeser

mir espion (N.D.R. : ou glace sans tain). Cela questionne l'image en effet, car il est utilisé dans les commissariats, les bordels, etc. Mais je ne n'avais pas du tout cette intention de travailler dans le sens du constat. Au départ, je voulais construire un mur de huit mètres avec ce miroir espion, et ainsi installer une seule pièce de

façon radicale, mais cela posait trop de problèmes à cause des quatre colonnes inscrites dans cet espace domestique. J'ai toutefois pu le faire dans une cellule installée en position centrale (*Qui parle ainsi se disant moi ?*, 2013). Je voulais questionner la vue et j'aurais même aimé que les gens puissent parler d'un côté et de

l'autre sans se voir. J'ai donc travaillé le visible et l'invisible dans le double, car on peut se demander « est-ce vraiment un double ou un reflet, qu'est-ce qui se voit, etc. ? » Le miroir espion est donc utilisé dans le sens du trouble de la personnalité. Je n'ai jamais cette impression que le visible, tel qu'on le perçoit, soit suffisant.

LAURA LAMIEL, NOYAU DUR ET DOUBLE FOYER, jusqu'au 8 février 2014, La Galerie, 1, rue Jean Jaurès, 93130 Noisy-le-Sec, tél. 01 49 42 67 17, www.noisylesec.net, tj sauf dimanche-lundi, 14h-18h, samedi 14h-19h.

Ces deux photographies en vis-à-vis, sont-elles quelque part une transposition de vos espaces construits ou bien une autre expérience ? Et pourquoi les avez-vous partiellement recouvertes, l'une avec une feuille de plastique brun, l'autre avec un calque épais ? Car là aussi vous jouez avec la vision... Je travaille in situ et dans cette grande salle je ne voulais absolument pas qu'il y ait de choses aux murs, je souhaitais que le spectateur puisse tourner et éventuellement rentrer avec précaution dans les espaces. Et j'avais cette salle de l'autre côté où j'ai pensé qu'une extension comme « rhizomatique » des grandes pièces pouvait s'installer. Une des photos est une vue de mon ancien atelier. Il y a un recouvrement car j'utilise assez peu la photographie documentaire et que cela permettait de reprendre un peu le concept qui se dit dans les cellules, avec ces miroirs espions, de ce qui est caché ou visible, quel espace cela interpelle, le proche et le lointain. Là ça interroge l'espace de l'atelier, mais avec ce recouvrement et cette transparence. J'aime beaucoup la transparence qui secondarise l'espace.

Propos recueillis par
Frédéric Bonnet